Ami du Clergé du 13 juillet 1939

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sujets de circonstance. — *Discours de S. Em. le cardinal Pacelli à Notre-Dame de Paris le 13 juillet 1937 :* La triple invitation de Notre-Dame de Paris, 417. — *Pour la profession d'un religieux prêtre de paroisse :* « Evangelizare pauperibus misit me », 422.
Instructions du dimanche. — XLIII. *9e Dim. après la Pentecôte :* Le patriotisme, 425. — XLIV. *10e Dimanche :* La prière orgueilleuse et la prière humble, 426.
Courtes instructions sur la Morale. — XVII. Les commandements, 428.
Pour la fête de sainte Anne. — III. La vraie grandeur des enfants, 429.
Pour la fête de S. Christophe. — Sa vie et son culte, 430.
Le mot sur la Sainte Vierge. — « Souviens-toi de ton âme et de la liberté ! » 432. — La Mère de miséricorde, 432.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

LA TRIPLE INVITATION DE NOTRE-DAME DE PARIS [1]

Tandis que, dans la majesté des fonctions liturgiques, entouré d'une foule immense qui manifestait sa foi enthousiaste et sa tendre dévotion, je célébrais au nom du Souverain Pontife l'inauguration de la basilique érigée en l'honneur de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, une inexprimable émotion m'envahissait le cœur, d'une suavité si pénétrante que je ne voyais pas sans un mélancolique regret approcher le moment de m'éloigner de Lisieux où je venais de vivre ces heures inoubliables et vraiment célestes.

Mais voici que le parfum dont mon âme était tout embaumée me suivait, m'accompagnait au cours de mon voyage de retour à travers la luxuriante fécondité des plaines et des collines de France, de la douce terre de France, souriante dans la splendeur de sa parure d'été.

Et ce parfum m'accompagne encore ; il m'accompagnera désormais partout. Mais, à me trouver aujourd'hui en cette capitale de la grande nation, au cœur même de cette patrie, toute chargée des fruits de la terre, tout émaillée des fleurs du ciel, du sein de laquelle a germé, sous le soleil divin, la fleur exquise du Carmel, si simple en son héroïque sainteté, si sainte en sa gracieuse simplicité ; à me trouver ici en présence de toute une élite des fils et des filles de France, devant deux cardinaux qui honorent l'Eglise et la patrie, l'un pasteur dont la sagesse et la bonté s'emploient à garder la France fidèle à sa vocation catholique, l'autre docteur, dont la science illustra naguère ici-même cette glorieuse vocation, mon émotion redouble encore et la première parole qui jaillit de mon cœur à mes lèvres est pour vous porter à vous et, en vous, à tous les autres fils et filles de France, le salut, le sourire de la grande « petite Sainte », *flos campi et lilium convallium* (Cant., II, 1), *decor Carmeli* (Is., XXXV, 2), messagère de la miséricorde et de la tendresse divines pour transmettre à la France, à l'Eglise, à tout le monde, à ce monde trop souvent vide d'amour, sensuel, pervers, inquiet, des effluves d'amour, de pureté, de candeur et de paix.

[1] Discours prononcé par S. Em. le cardinal Eugène Pacelli, le mardi 13 juillet 1937, durant la messe pontificale célébrée par lui à Notre-Dame de Paris.

Une triple invitation

Mais ce n'est pas seulement le charme de Lisieux et de sa « petite fleur » qui me hante en ce moment, dans la chaire de cette cathédrale ; c'est aussi l'impression que fait naître en moi cette cathédrale elle-même.

Comment dire, mes Frères, tout ce qu'évoque en mon esprit, en mon âme, comme dans l'âme et dans l'esprit de tout catholique, je dirais même dans toute âme droite et dans tout esprit cultivé, le seul nom de Notre-Dame de Paris !

Car ici c'est l'âme même de la France, l'âme de la fille aînée de l'Eglise, qui parle à mon âme. Ame de la France d'aujourd'hui qui vient dire ses aspirations, ses angoisses et sa prière ; âme de la France de jadis dont la voix, remontant des profondeurs d'un passé quatorze fois séculaire, évoquant les *Gesta Dei per Francos*, parmi les épreuves aussi bien que parmi les triomphes, sonne aux heures critiques comme un chant de noble fierté et d'imperturbable espérance. Voix de Clovis et de Clotilde, voix de Charlemagne, voix de saint Louis surtout, en cette île où il semble vivre encore et qu'il a parée, en la Sainte Chapelle, de la plus glorieuse et de la plus sainte des couronnes ; voix aussi des grands docteurs de l'Université de Paris, des maîtres dans la foi et dans la sainteté... Leurs souvenirs, leurs noms inscrits sur vos rues, en même temps qu'ils proclament la vaillance et la vertu de vos aïeux, jalonnent comme une route triomphale l'histoire d'une France qui marche et qui avance en dépit de tout, d'une France qui ne meurt pas !

Oh ! ces voix ! j'entends leur innombrable harmonie résonner dans cette cathédrale, chef-d'œuvre de votre génie et de votre amoureux labeur qui l'ont dressée comme le monument de cette prière, de cet amour, de cette vigilance, dont je trouve le symbole parlant en cet autel où Dieu descend sous les voiles eucharistiques, en cette voûte qui nous abrite tous ensemble sous le manteau maternel de Marie, en ces tours qui semblent sonder l'horizon serein ou menaçant en gardiennes vigilantes de cette capitale. Prêtons l'oreille à la voix de Notre-Dame de Paris.

I. — *Orate, Fratres*

Au milieu de la rumeur incessante de cette immense métropole, parmi l'agitation des affaires et des plaisirs, dans l'âpre tourbillon de la lutte pour la vie, témoin apitoyé des désespoirs stériles et des joies décevantes, Notre-Dame de Paris, toujours sereine en sa calme et pacifiante gravité, semble répéter sans relâche à tous ceux qui passent : « *Orate Fratres*, Priez, mes Frères ; » elle semble, dirai-je volontiers, être elle-même un *Orate Fratres* de pierre, une invitation perpétuelle à la prière.

Nous les connaissons les aspirations, les préoccupations de la France d'aujourd'hui. La génération présente rêve d'être une génération de défricheurs,

de pionniers pour la restauration d'un monde chancelant et désaxé ; elle se sent au cœur l'entrain, l'esprit d'initiative, le besoin irrésistible d'action, un certain amour de la lutte et du risque, une certaine ambition de conquête et de prosélytisme au service de quelque idéal. Or si, selon les hommes et les partis, l'idéal est bien divers — et c'est le secret de tant de dissensions douloureuses, — l'ardeur de chacun est la même à poursuivre la réalisation, le triomphe universel de son idéal — et c'est, en grande partie, l'explication de l'âpreté et de l'irréductibilité de ces dissensions.

Mais ces aspirations mêmes que, malgré la grande variété de leurs manifestations, nous retrouvons à chaque génération française depuis les origines, comment les expliquer ? Inutile d'invoquer je ne sais quel fatalisme ou quel déterminisme racial. A la France d'aujourd'hui, qui l'interroge, la France d'autrefois va répondre en donnant à cette hérédité son vrai nom : la vocation. Car, mes Frères, les peuples, comme les individus, ont aussi leur vocation providentielle ; comme les individus, ils sont prospères ou misérables, ils rayonnent ou demeurent obscurément stériles, selon qu'ils sont dociles ou rebelles à leur vocation.

Fouillant de son regard d'aigle le mystère de l'histoire universelle et de ses déconcertantes vicissitudes, le grand évêque de Meaux écrivait : « Souvenez-vous que ce long enchaînement des causes particulières, qui font et qui défont les empires, dépend des ordres secrets de la Providence. Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes ; il a tous les cœurs en sa main, tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain... C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune ; ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance ». (Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, IIIe partie, ch. VIII).

Le passage de la France dans le monde à travers les siècles est une vivante illustration de cette grande loi de l'histoire de la mystérieuse et pourtant évidente corrélation entre l'accomplissement du devoir naturel et celui de la mission surnaturelle d'un peuple.

Du jour même où le premier héraut de l'Evangile posa le pied sur cette terre des Gaules et où, sur les pas du Romain conquérant, il porta la doctrine de la Croix, de ce jour-là même, la foi au Christ, l'union avec Rome, divinement établie centre de l'Eglise, deviennent pour le peuple de France la loi même de sa vie. Et toutes les perturbations, toutes les révolutions, n'ont jamais fait que confirmer, d'une manière toujours plus éclatante, l'inéluctable force de cette loi.

L'énergie indomptable à poursuivre l'accomplissement de sa mission a enfanté pour votre patrie des époques mémorables de grandeur, de gloire, en même temps que de large influence sur la grande famille des peuples chrétiens. Et si votre histoire présente aussi ses pages tragiquement douloureuses, c'était aux heures où l'oubli des uns, la négation des autres, obscurcissaient, dans l'esprit de ce peuple, la conscience de sa vocation religieuse et la nécessité de mettre en harmonie la poursuite des fins temporelles et terrestres de la patrie avec les devoirs inhérents à une si noble vocation.

Annales de glorieuse sainteté

Et, néanmoins, une lumière resplendissante ne cesse de répandre sa clarté sur toute l'histoire de votre peuple ; cette lumière qui, même aux heures les plus obscures, n'a jamais connu de déclin, jamais subi d'éclipse, c'est toute la suite ininterrompue de saints et de héros qui, de la terre de France, sont montés vers le ciel. Par leurs exemples et par leur parole, ils brillent comme des étoiles au firmament, *quasi stellæ in perpetuas æternitates* (Dan., XII, 3), pour guider la marche de leur peuple, non seulement dans la voie du salut éternel, mais dans son ascension vers une civilisation toujours plus haute et plus délicate.

Saint Remi qui versa l'eau du baptême sur la tête de Clovis ; saint Martin, moine, évêque, apôtre de la Gaule ; saint Césaire d'Arles ; ceux-là et tant d'autres, se profilent avec un relief saisissant sur l'horizon de l'histoire, dans cette période initiale qui, pour troublée qu'elle fût, portait cependant en son sein tout l'avenir de la France. Et sous leur action, l'Evangile du Christ commence et poursuit, à travers tout le territoire des Gaules, sa marche conquérante, au cours d'une longue et héroïque lutte contre l'esprit d'incrédulité et d'hérésie, contre les défiances et les tracasseries de puissances terrestres, cupides et jalouses. Mais, de ces siècles d'effort courageux et patient, devait sortir enfin la France catholique, cette *Gallia sacra*, qui va de Louis, le saint roi, à Benoît-Joseph Labre, le saint mendiant ; de Bernard de Clairvaux à François de Sales, à l'humble Curé d'Ars ; de Geneviève, la bergère de Nanterre, à Bernadette, l'angélique pastourelle de Lourdes ; de Jeanne d'Arc, la vierge guerrière, la sainte de la patrie, à Thérèse de l'Enfant-Jésus, la vierge du cloître, la sainte de la « petite voie ».

La chaire de Notre-Dame

La vocation de la France, sa mission religieuse ! mes Frères, mais cette chaire même ne lui rendelle pas témoignage, cette chaire qui évoque le souvenir des plus illustres maîtres, orateurs, théologiens, moralistes, apôtres, dont la parole, depuis des siècles, franchissant les limites de cette nef, prêche la lumineuse doctrine de vérité, la sainte morale de l'Evangile, l'amour de Dieu pour le monde, les repentirs et les résolutions nécessaires, les luttes à soutenir, les conquêtes à entreprendre, les grandes espérances de salut et de régénération ?

A monter, même pour une seule fois et par circonstance, en cette chaire après de tels hommes, on se sent forcément, j'en fais en ce moment l'expérience, bien petit, bien pauvre ; à parler dans cette chaire, qui a retenti de ces grandes voix, je me sens étrangement confus d'entendre aujourd'hui résonner la mienne.

Et malgré cela, quand je pense au passé de la France, à sa mission, à ses devoirs présents, au rôle qu'elle peut, qu'elle doit jouer pour l'avenir, en un mot, à la vocation de la France, comme je voudrais avoir l'éloquence d'un Lacordaire, l'ascétique pureté d'un Ravignan, la profondeur et l'élévation théologique d'un Monsabré, la finesse psychologique d'un Mgr d'Hulst avec son intelligente compréhension de son temps ! Alors, avec toute

l'audace d'un homme qui sent la gravité de la situation, avec l'amour sans lequel il n'y a pas de véritable apostolat, avec la claire connaissance des réalités présentes, condition indispensable de toute rénovation, comme je crierais d'ici à tous les fils et filles de France : « Soyez fidèles à votre traditionnelle vocation ! Jamais heure n'a été plus grave pour vous en imposer les devoirs, jamais heure plus belle pour y répondre. Ne laissez pas passer l'heure, ne laissez pas s'étioler des dons que Dieu a adaptés à la mission qu'il vous confie ; ne les gaspillez pas, ne les profanez pas au service de quelque autre idéal trompeur, inconsistant ou moins noble et moins digne de vous ! »

Mais pour cela, je vous le répète, écoutez la voix qui vous crie : « Priez, *Orate, Fratres !* » Sinon, vous ne ferez qu'œuvre humaine, et, à l'heure présente, en face des forces adverses, l'œuvre purement humaine est vouée à la stérilité, c'est-à-dire à la défaite ; ce serait la faillite de votre vocation.

II. — *Amate, Fratres*

Oui, c'est bien cela que j'entends dans le dialogue de la France du passé avec la France d'aujourd'hui. Et Notre-Dame de Paris, au temps où ses murs montaient de la terre, était vraiment l'expression joyeuse d'une communauté de foi et de sentiments qui, en dépit de tous les différends et de toutes les faiblesses inséparables de l'humaine fragilité unissait tous vos pères en un *Orate Fratres* dont la toute-puissante douceur dominait toutes les divergences accidentelles. A présent, cet *Orate Fratres*, la voix de cette cathédrale ne cesse pas de le répéter ; mais combien de cœurs dans lesquels il ne trouve plus d'écho ! combien de cœurs pour lesquels il ne semble plus être qu'une provocation à renouveler le geste de Lucifer dans l'orgueilleuse ostentation de leur incrédulité ! Cette voûte sous laquelle s'est manifestée en des élans magnifiques l'âme de la France d'autrefois et où, grâce à Dieu, se manifestent encore la foi et l'amour de la France d'aujourd'hui ; cette voûte qui, il y a sept siècles, joignait ses deux bras vers le ciel comme pour y porter les prières, les désirs, les aspirations d'éternité de vos aïeux et les vôtres, pour recevoir et vous transmettre en retour la grâce et les bénédictions de Dieu ; cette voûte sous laquelle en un temps de crise, l'incrédulité, dans son orgueil superbe, a célébré ses éphémères triomphes par la profanation de ce qu'il y a de plus saint devant le ciel ; cette voûte, mes Frères, contemple aujourd'hui un monde qui a peut-être plus besoin de rédemption qu'en aucune autre époque de l'histoire et qui, en même temps, ne s'est jamais cru plus capable de s'en passer.

Aussi, tandis que je considère cet état de choses et la tâche gigantesque qui, de ce chef, incombe à la génération présente, je crois entendre ces pierres vénérables murmurer avec une pressante tendresse l'exhortation à l'amour ; et moi-même, avec le sentiment de la plus fraternelle affection, je vous la redis, à vous qui croyez à la vocation de la France : « Mes Frères, aimez ! *Amate, Fratres !* »

Puissance de la charité

Tout ce monde qui s'agite au dehors, et dont le flot, comme celui d'une mer déchaînée, vient battre incessamment de son écume de discordes et de haine les rives tranquilles de cette cité, de cette île consacrée à la Reine de la paix, Mère du bel amour ; ce monde-là, comment trouvera-t-il jamais le calme, la guérison, le salut, si vous-mêmes, qui, par une grâce toute gratuite, jouissez de la foi, vous ne réchauffez pas la pureté de cette foi personnelle à l'ardeur irrésistible de l amour, sans lequel il n'est point de conquête dans le domaine de l'esprit et du cœur ? Un amour qui sait comprendre, un amour qui se sacrifie et qui, par son sacrifice, secourt et transfigure : voilà le grand besoin, voilà le grand devoir d'aujourd'hui. Sages programmes, larges organisations, tout cela est fort bien ; mais, avant tout, le travail essentiel est celui qui doit s'accomplir au fond de vous-mêmes, sur votre esprit, sur votre cœur, sur toute votre conduite. Celui-là seul qui a établi le Christ roi et centre de son cœur, celui-là seul est capable d'entraîner les autres vers la royauté du Christ. La parole la plus éloquente se heurte aux cœurs systématiquement défiants et hostiles. L'amour ouvre les plus obstinément fermés.

Que d'hommes n'ont perdu la foi au Père qui est dans les cieux que parce qu'ils ont perdu d'abord la confiance dans l'amour de leurs frères qui sont sur la terre, même de ceux qui font profession de vie chrétienne ! Le réveil de ces sentiments fraternels et la claire vue de leurs relations avec la doctrine de l'Evangile reconduiront les fils égarés à la maison du Père.

Au malheureux gisant sur la route, le corps blessé, l'âme plus malade encore, on n'aura que de belles paroles à donner et rien qui fasse sentir l'amour fraternel, rien qui manifeste l'intérêt que l'on porte même à ses nécessités temporelles, et l'on s'étonnera de le voir demeurer sourd à toute cette rhétorique ! Qu'est-elle donc cette foi qui n'éveille au cœur aucun sentiment qui se traduise par des œuvres ? Qu'en dit saint Jean, l'apôtre et l'évangéliste de l'amour ? « Celui qui jouit des biens de ce monde et qui, voyant son frère dans le besoin, ne lui ouvre pas tout grand son cœur, à qui fera-t-on croire qu'il porte en lui l'amour de Dieu ? » (I Joan., III, 17).

La France catholique, qui a donné à l'Eglise, à l'humanité tout entière un saint Vincent de Paul et tant d'autres héros de la charité, ne peut pas ne pas entendre ce cri : *Amate, Fratres !* Et elle sait que les prochaines pages de son histoire, c'est sa réponse à l'appel de l'amour qui les écrira. A sa fidélité envers sa vocation, en dépit de toutes les difficultés, de toutes les épreuves, de tous les sacrifices, est lié le sort de la France, sa grandeur temporelle aussi bien que son progrès religieux. Quand j'y songe, de quel cœur, mes Frères, j'invoque la Providence divine, qui n'a jamais manqué, aux heures critiques, de donner à la France les grands cœurs dont elle avait besoin ! avec quelle ardeur je lui demande de susciter aujourd'hui en elle les héros de l'amour, pour triompher des doctrines de haine, pour apaiser les luttes des classes, pour panser les plaies saignantes du monde, pour hâter le jour où Notre-Dame de Paris abritera de nouveau sous son ombre maternelle tout son peuple, pour lui faire oublier comme un songe éphémère les heures sombres où la discorde et les polémiques lui voilaient le soleil de l'amour, pour faire résonner doucement à son oreille, pour gra-

ver profondément dans son esprit la parole si paternelle du premier Vicaire de Jésus-Christ : « Aimez-vous les uns les autres d'une dilection toute fraternelle, dans la simplicité de vos cœurs. » (I Petr., I, 22). *In fraternitatis amore, simplici ex corde invicem diligite !*

III. — *Vigilate, Fratres*

Ce que je connais, mes Frères, de ce pays et de ce peuple français, des directions que lui donnent ses chefs religieux et de la docilité du grand nombre des fidèles ; ce que m'apprennent les écrits des maîtres catholiques de la pensée, les rapports des Congrès et Semaines où les problèmes de l'heure présente sont étudiés à la lumière de la foi et de la loi divines ; ce que je constate aussi de l'idéalisme avec lequel la jeunesse croyante de la France s'intéresse à la question capitale du prolétariat et à sa solution juste et chrétienne, tout cela certes me remplit d'une ferme confiance que cette même jeunesse, grâce à la rectitude de sa bonne volonté, à son esprit de dévouement et de sacrifice, à sa charité fraternelle, si noble en ses intentions, si loyale en ses efforts, cheminera toujours par les voies droites et sûres. Aussi, loin de moi de douter jamais de si saintes dispositions ; mais, à la généreuse ardeur de la jeune France vers la restauration de l'ordre social chrétien, Notre-Dame de Paris, témoin au cours des siècles passés de tant d'expériences, de tant de désillusions, de tant de belles ardeurs tristement fourvoyées, vous adresse, après son exhortation à l'amour : *Amate Fratres !* son exhortation à la vigilance, exhortation empreinte de bonté maternelle, mais aussi de gravité et de sollicitude : « Veillez, mes Frères. *Vigilate, Fratres !* »

Dans la société éloignée de Jésus-Christ

Vigilate ! C'est qu'il ne s'agit plus aujourd'hui, comme en d'autres temps, de soutenir la lutte contre des formes déficientes ou altérées de la civilisation religieuse et la plupart gardant encore une âme de vérité et de justice héritée du christianisme ou inconsciemment puisée à son contact ; aujourd'hui, c'est la substance même du christianisme, la substance même de la religion qui est en jeu ; sa restauration ou sa ruine est l'enjeu des luttes implacables qui bouleversent et ébranlent sur ses bases notre continent et avec lui le reste du monde.

Le temps n'est plus des indulgentes illusions, des jugements édulcorés qui ne voulaient voir dans les audaces de la pensée, dans les errements du sens moral qu'un inoffensif dilettantisme, occasion de joutes d'écoles, de vains amusements de dialecticiens. L'évolution de ces doctrines, de ces principes touche à son terme ; le courant, qui insensiblement a entraîné les générations d'hier, se précipite aujourd'hui et l'aboutissement de toutes ces déviations des esprits, des volontés, des activités humaines, c'est l'état actuel, le désarroi de l'humanité, dont nous sommes les témoins, non pas découragés, certes ! mais épouvantés.

Une grande partie de l'humanité dans l'Europe actuelle est, dans l'ordre religieux, sans patrie, sans foyer. Pour elle, l'Eglise n'est plus le foyer familial ; Dieu n'est plus le Père ; Jésus-Christ n'est plus qu'un étranger. Tombé des hauteurs de la révélation chrétienne, d'où il pouvait d'un coup d'œil contempler le monde, l'homme n'en peut plus voir l'ordre dans les contrastes de sa fin temporelle et éternelle ; il ne peut plus entendre et goûter l'harmonie en laquelle viennent se résoudre paisiblement les dissonances. Quel tragique travail de Sisyphe que celui qui consiste à poursuivre la restauration de l'ordre, de la justice, de la félicité terrestre, dans l'oubli ou la négation même des relations essentielles et fondamentales !

Quelle désillusion amère, quelle douloureuse ironie, que la lecture des fastes de l'humanité, dans laquelle les noms de ceux que tour à tour elle a salués comme des précurseurs, des sauveurs, les maîtres de la vie, les artisans du progrès — et qui parfois le furent à certains égards, — apparaissent aujourd'hui comme les responsables, inconscients peut-être, des crises dont nous souffrons, les responsables d'un retour, après vingt siècles de christianisme, à un état de choses, à certains égards, plus obscur, plus inhumain que celui qui avait précédé ! Une organisation économique gigantesque a étonné le monde par le fantastique accroissement de la production, et des foules immenses meurent de misère en face de ces producteurs qui souffrent souvent d'une détresse non moins grande, faute de la possibilité d'écouler l'excès monstrueux de leur production. Une savante organisation technique a semblé rendre l'homme définitivement maître des forces de la nature et, dans l'orgueil de sa vie, devant les plus sacrées lois de la nature, l'homme meurt de la fatigue et de la peur de vivre, et lui qui donne à des machines presque l'apparence de la vie, il a peur de transmettre à d'autres sa propre vie, si bien que l'ampleur toujours croissante des cimetières menace d'envahir de tombes tout le sol laissé libre par l'absence des berceaux.

A tous les maux, à toutes les crises, peuvent s'opposer les projets de solution les plus divers, ils ne font que souligner l'impuissance, tout en suscitant de nouveaux antagonismes qui dispersent les efforts. Et ces efforts ont beau s'intensifier jusqu'au sacrifice total de soi-même, pour la réalisation d'un programme pour le salut de la communauté ; la disproportion entre le vouloir et le pouvoir humains, entre les plans les plus magnifiques et leur réalisation, entre la fin que l'on poursuit et le succès que l'on obtient, va toujours s'accentuant. Et tant d'essais stériles et malheureux n'aboutissent en fin de compte qu'à exaspérer toujours davantage ceux qui sont las d'expériences vaines et qui réclament impérieusement, farouchement parfois et avec menaces, de vivre et d'être heureux.

Vigilate ! Eh ! oui, il en est tant qui, pareils aux apôtres à Gethsémani, à l'heure même où leur Maître allait être livré, semblent s'endormir dans leur insouciance aveugle, dans la conviction que la menace qui pèse sur le monde ne les regarde pas, qu'ils n'ont aucune part de responsabilité, qu'ils ne courent aucun risque dans la crise où l'univers se débat avec angoisse. Quelle illusion ! Ainsi jadis, sur le mur du palais où Balthasar festoyait, la main mystérieuse écrivait le *Mane, Thécel, Pharès*. Encore Balthasar eut-il la prudence et la curiosité d'interroger Daniel, le prophète de Dieu ! Combien aujourd'hui n'ont même

pas cette prudente curiosité ! Combien restent sourds et inertes à l'avertissement du Christ à ses apôtres : *Vigilate et orate ut non intretis in tentationem !*

L'avertissement de l'Eglise

Vigilate ! Et pourtant l'Eglise, répétant la parole même du Christ, les avertit. Depuis les derniers règnes surtout, les avertissements se sont faits plus précis ; les Encycliques se succèdent ; mais à quoi bon les avertissements, les cris d'alarme, la dénonciation documentée des périls menaçants, si ceux-là mêmes qui régulièrement et correctement assis au pied de la chaire en entendent passivement la lecture, s'en retournent chez eux continuer tranquillement leur habituel train de vie, sans avoir rien compris ni du danger commun ni de leur devoir en face du danger !

Vigilate ! Ce n'est pas aux seuls insouciants que ce cri s'adresse. Il s'adresse aussi à ces esprits ardents, à ces cœurs généreux et sincères, mais dont le zèle ne s'éclaire pas aux lumières de la prudence et de la sagesse chrétiennes. Dans l'impétueuse fougue de leurs préoccupations sociales, ils risquent de méconnaître les frontières au delà desquelles la vérité cède à l'erreur, le zèle devient fanatisme et la réforme opportune passe à la révolution. Et quand, pour mettre l'ordre et la lumière dans cette confusion, le Vicaire de Jésus-Christ, quand l'Eglise, en vertu de sa mission divine, élève la voix sur les grandes questions du jour, sur les problèmes sociaux, faisant la part du vrai et du faux, du licite et de l'illicite, elle n'entend favoriser ni combattre aucun camp ou parti politique, elle n'a rien d'autre en vue que la liberté et la dignité des enfants de Dieu ; de quelque côté qu'elle rencontre l'injustice, elle la dénonce et la condamne ; de quelque côté qu'elle découvre le bien, elle le reconnaît et le signale avec joie. Mais il est une chose qu'elle exige de tous ses enfants : c'est que la pureté de leur zèle ne soit pas viciée par des erreurs, admises sans doute de bonne foi et dans la meilleure intention du monde, mais qui n'en sont pas moins dangereuses en fait et qui, en fin de compte, viennent tôt ou tard à être attribuées non seulement à ceux qui les tiennent, mais à l'Eglise elle-même. Malheur à qui prétendrait faire pactiser la justice avec l'iniquité, concilier les ténèbres avec la lumière ! *Quæ enim participatio justitiæ cum iniquitate ? Aut quæ societas luci ad tenebras ?* (II Cor., VI, 14).

C'est aux heures de crise, mes Frères, que l'on peut juger le cœur et le caractère des hommes, des vaillants et des pusillanimes. C'est à ces heures qu'ils donnent leur mesure et qu'ils font voir s'ils sont à la hauteur de leur vocation, de leur mission.

Nous sommes à une heure de crise. A la vue d'un monde qui tourne le dos à la Croix, à la vraie croix du Dieu crucifié et rédempteur, d'un monde qui délaisse les sources d'eau vive pour la fange des citernes contaminées ; à la vue d'adversaires, dont la force et l'orgueilleux défi ne le cèdent en rien au Goliath de la Bible, les pusillanimes peuvent gémir d'avance sur leur inévitable défaite ; mais les vaillants, eux, saluent dans la lutte l'aurore de la victoire ; ils savent très bien leur faiblesse, mais ils savent aussi que le Dieu fort et puissant, *Dominus fortis et potens, Dominus potens in prœlio* (Ps., XXIII, 8), se fait un jeu de choisir précisément la faiblesse pour confondre la force de ses ennemis. Et le bras de Dieu n'est pas raccourci ! *Ecce non est abbreviata manus Domini ut salvare nequeat.* (Is., LIX, 1).

Pour un lendemain de paix et de bénédiction

Dans un instant, quand, debout à l'autel, j'élèverai vers Dieu la patène avec l'hostie sainte et immaculée pour l'offrir au Père éternel, je lui présenterai en même temps la France catholique avec l'ardente prière que, consciente de sa noble mission et fidèle à sa vocation, unie au Christ dans le sacrifice, elle lui soit unie encore dans son œuvre d'universelle rédemption.

Et puis, de retour auprès du trône du Père commun pour lui faire part de tout ce que j'aurai vu et éprouvé sur cette terre de France, oh ! comme je voudrais pouvoir faire passer dans son cœur si aimant, pour le faire déborder de joie et de consolation, mon inébranlable espérance que les catholiques de ce pays, de toutes classes et de toutes tendances, ont compris la tâche apostolique que la Providence divine leur confie, qu'ils ont entendu la voix de Notre-Dame de Paris qui leur chante l'*Orate*, l'*Amate*, le *Vigilate*, non comme l'écho d'un « hier » évanoui, mais comme l'expression d'un « aujourd'hui » croyant, aimant et vigilant, comme le prélude d'un « demain » pacifié et béni.

O Mère céleste, Notre-Dame, vous qui avez donné à cette nation tant de gages insignes de votre prédilection, implorez pour elle votre divin Fils ; ramenez-la au berceau spirituel de son antique grandeur ; aidez-la à recouvrer, sous la lumineuse et douce étoile de la foi et de la vie chrétienne, sa félicité passée, à s'abreuver aux sources où elle puisait jadis cette vigueur surnaturelle, faute de laquelle les plus généreux efforts demeurent fatalement stériles, ou tout au moins bien peu féconds ; aidez-la aussi, unie à tous les gens de bien des autres peuples, à s'établir ici-bas dans la justice et dans la paix, en sorte que, de l'harmonie entre la patrie de la terre et la patrie du ciel, naisse la véritable prospérité des individus et de la société tout entière.

Mère du « bon conseil », venez au secours des esprits en désarroi devant la gravité des problèmes qui se posent, des volontés déconcertées dans leur impuissance devant la grandeur des périls qui menacent !

« Miroir de justice », regardez le monde où des frères, trop souvent oublieux des grands principes et des grands intérêts communs qui les devraient unir, s'attachent jusqu'à l'intransigeance aux opinions secondaires qui les divisent ; regardez les pauvres déshérités de la vie, dont les légitimes désirs s'exaspèrent au feu de l'envie et qui parfois poursuivent des revendications justes, mais par des voies que la justice réprouve ; ramenez-les dans l'ordre et le calme, dans cette *tranquillitas ordinis* qui seule est la vraie paix !

Regina pacis ! Oh ! oui ! En ces jours où l'horizon est tout chargé de nuages qui assombrissent les cœurs les plus trempés et les plus confiants, soyez vraiment au milieu de ce peuple qui est

vôtre la Reine de la paix ; écrasez de votre pied virginal le démon de la haine et de la discorde ; faites comprendre au monde, où tant d'âmes droites s'évertuent à édifier le temple de la paix, le secret qui seul assurera le succès de leurs efforts : établir au centre de ce temple le trône royal de votre divin Fils et rendre hommage à sa loi sainte, en laquelle la justice et l'amour s'unissent en un chaste baiser, *justitia et pax osculatæ sunt* (Ps., LXXXIV, 11). Et que par vous la France, fidèle à sa vocation, soutenue dans son action par la puissance de la prière, par la concorde dans la charité, par une ferme et indéfectible vigilance, exalte dans le monde le triomphe et le règne du Christ Prince de la paix, Roi des rois et Seigneur des seigneurs. *Amen !*

Pour la profession d'un religieux prêtre de paroisse [1]

« EVANGELIZARE PAUPERIBUS MISIT ME »

Mon cher enfant,

Je n'ai point la prétention, dans les courts instants qui vous séparent de votre profession religieuse, de vous expliquer la grandeur de l'acte que votre volonté aimante va accomplir et qui vous attachera à Notre-Seigneur par un lien sacré que vous avez longtemps désiré, généreusement préparé et patiemment attendu.

Cette tâche eût été réservée à l'un de vos frères en religion, si son amitié n'avait récusé cette invitation.

Ou bien encore le prélat très aimé, qui préside cette cérémonie intime et qui s'est donné pour tâche de semer de bonté sa vie sacerdotale, comme la Sainte Vierge qu'il aime tant en sème surabondamment toute son éternité, vous eût parlé de la vie religieuse avec sa très longue et sage expérience des communautés dont il est le Supérieur diocésain.

Je remplace donc auprès de vous ces deux prêtres, que nous vénérons de la plus sincère des affections, tout simplement parce que je me suis trouvé au seuil de votre vie sacerdotale dans une maison très aimée, et que vous avez eu la grande délicatesse de me dire que mon souvenir est lié aux premières impressions que vous y reçûtes.

Avec la même simplicité exempte de l'ombre de toute flatterie, je dois vous avouer que vous ne trouverez dans ces paroles que l'écho toujours vivant des souvenirs inoubliés de la « chère maison », et surtout de l'exemple sacerdotal que m'y donnèrent, cinq années durant, vos frères en religion.

Je voudrais seulement m'essayer à commenter devant vous la parole de Jésus qui a orienté et qui fixera définitivement votre vocation religieuse. « *Evangelizare pauperibus misit me*, Le Seigneur m'a envoyé évangéliser les pauvres », a dit Jésus. Que répétez-vous donc à votre tour, sinon les mêmes mots : « Jésus m'envoie évangéliser les pauvres » ? Cette simple phrase enferme à la fois le but spécial de votre vocation : *evangelizare pauperibus*, l'évangélisation des pauvres ; *misit*, Celui au nom duquel vous allez parler et agir, Jésus lui-même ; *me*, c'est-à-dire vous-même, mon cher enfant, disciple choisi par le Maître pour l'accomplissement de cette tâche évangélique au premier chef.

Mais vous ne me pardonneriez pas, et je ne me pardonnerais pas moi-même, de commencer cette instruction sans l'offrir comme une humble fleur des champs, semblable à celles que vous déposiez jadis au pied de sa statue tant aimée, à Celle dont le manteau protecteur s'étend sur votre vie religieuse comme elle veilla jadis, si maternellement, sur les premiers pas de votre jeunesse sacerdotale, la Mère du Bon Conseil.

I. — *L'évangélisation des pauvres*

Les différents essais de ministère apostolique que vous avez tentés dans les paroisses confiées à vos frères vous ont fourni, beaucoup mieux que les paroles les plus éloquentes et même les reportages les plus émouvants, la juste notion du milieu dans lequel vous allez dépenser votre vie religieuse et sacerdotale.

Vous avez parcouru ces paroisses de banlieue, quelle que soit la couleur parfois fantaisiste dont la littérature les décore, ces faubourgs populeux où des masses sont entassées sans d'autre souci dominant que le pain à gagner et la souffrance physique à écarter à tout prix.

Vous avez côtoyé des sans-fortune, des sans-foi et des sans-joie, et c'est dans ce monde à l'horizon si limité que vous aurez à vivre, en rencontrant à chaque pas ces visages multiples de la pauvreté.

1. Vous rencontrerez partout des *sans-fortune*, des êtres humains rongés et dominés par d'accablants soucis matériels et impuissants à s'en évader.

Il vous sera bien difficile de faire entendre la voix divine et ses exigences impérieuses à des estomacs que tiraille la faim, à des êtres dont les membres sont glacés ou perclus, sans qu'ils aient à leur disposition les moyens de les réchauffer ou de donner à leurs souffrances les remèdes qui leur apporteraient, sinon toujours un soulagement immédiat, du moins une sorte de baume déjà consolateur.

Vous vous souviendrez que votre Maître Jésus, dont l'Evangile demeurera le phare lumineux de votre vie, avant de prêcher à la foule la béatitude de la pauvreté, commença par la nourrir en multipliant pour elle les cinq pains et les poissons. J'ignore si sa bonté toute-puissante vous accordera le don des miracles ; mais je suis bien certain que vous emploierez à son exemple toute votre énergie à soulager les misères physiques et matérielles pour trouver ainsi, plus rapidement et plus sûrement, le chemin des âmes des sans-fortune.

C'est que la misère matérielle entraîne avec elle une conséquence terrible : elle aigrit, elle dessèche, elle ferme obstinément les âmes, en faisant surgir et se développer tout un fond de révolte accumulée ; la résignation alors devient chose bien difficile et la révolte, dont nous parlions à l'instant, étend ses ravages jusque dans le domaine le plus intime de l'âme, la foi en Dieu et à une destinée éternelle.

2. Vous rencontrerez des *sans-foi* en beaucoup plus grand nombre encore que des sans-fortune ; car, s'il existe des services d'assistance publique pour soulager les misères du corps, il n'en existe point, hormis ceux de la Sainte Eglise, pour rendre la foi à ceux qui l'ont perdue. Bien plus, tout s'ingénie, et nous reconnaissons là l'œuvre indubitable du démon, à obnubiler, à détruire une foi trop souvent mal éclairée et chancelante : l'école laïque avec sa négation monstrueuse de Dieu, les lectures, les spectacles de toute sorte où non seulement rien ne parle

[1] Allocution prononcée chez les Fils de la Charité, fondés à Paris en 1918 par le R. P. Emile Anizan, qui se consacrent au ministère paroissial en faveur de la classe ouvrière. Le Supérieur est curé de l'église du Bon-Pasteur, 181, rue de Charonne, Paris XI[e].

à l'âme, mais où tout semble mis en œuvre pour saper définitivement toute base religieuse et entraver tout élan de délivrance vers l'au-delà consolateur.

A ces enténébrés vous aurez la tâche sublime et si délicate de parler de Dieu et des espérances de la vie future, sans d'autres moyens matériels que vos paroles, vos œuvres extérieures et surtout l'exemple de votre vie. Ne croyez pas que je fasse injure à la grâce de Dieu en ne la mentionnant pas : nous savons trop que sans elle nos activités les plus ardentes ne seraient que feu de paille, que mots qui s'envolent, semblables à ces feux d'artifice dont il ne reste plus le lendemain qu'une carcasse calcinée.

3. Vous rencontrerez aussi des *sans-joie* dans un monde jouisseur et farouchement égoïste, et ils sont légion ! Non seulement ils ne croient plus en Dieu, mais ils n'ont plus aucune foi ni dans le bonheur, ni dans un amour désintéressé, puisque autour d'eux ils ne rencontrent que des appétits insatiables et des égoïsmes forcenés. Ils sauront, en vous voyant, que vous avez renoncé à fonder une famille selon la chair pour mieux être à eux ; ils auront la douce sensation d'être de votre famille, que dis-je ? d'être votre famille, toute votre famille, ceux pour qui vous vivez, pour qui vous vous dépensez, pour qui, s'il le fallait, vous seriez capable de faire l'ultime et joyeux sacrifice de votre vie.

Ces âmes sont, certes, lentes à émouvoir, tellement elles se sont, je dirais imperméabilisées, et pour les conquérir vous ne devrez pas compter sur les magiques et divins coups de filets du lac de Tibériade, mais sur une action patiente, individuelle, aux progrès insensibles. Vous abandonnerez à d'autres les pêches miraculeuses, les larges ambitions apostoliques, sachant que la conquête d'une seule âme justifierait et auréolerait à elle seule votre sacerdoce.

Les sans-fortune, les sans-foi, les sans-joie, voilà vos pauvres, mon cher enfant, voilà la part du troupeau que Jésus vous confie. *Evangelizare pauperibus.*

II. — *C'est Jésus qui vous envoie*

Car c'est bien Jésus qui vous envoie, et vous êtes bien chargé par lui, comme tous vos frères, de cette mission. Et nul mieux que lui ne connaît les pauvres, ne connaît la pauvreté et ne vous connaît vous-même.

Ah ! il sait bien à qui il vous envoie ! Il ne ressemble en rien à ces stratèges de bureau qui réforment le monde à coups de décrets ou d'articles de journaux, sans avoir des sujets qu'ils traitent et des hommes qu'ils manient, parfois comme des machines, une connaissance réelle.

1. Jésus connaît *les pauvres.* Leurs misères multiples n'avaient pas de secret pour lui. Certains démagogues, dans des déclarations trop intéressées, ont prétendu faire de lui un révolutionnaire, tant il parlait hardiment et prenait la défense des malheureux et des opprimés, tant on le voyait se pencher sur la misère des humbles.

Ces humbles, il n'a eu qu'à ouvrir les yeux pour les trouver autour de lui : il les rencontrait chaque jour dans les rues ou sur les chemins où le portait son amour des hommes. Il les a certainement interrogés, il a entendu et recueilli leurs aveux navrants et leurs confidences. Et quand il stigmatise l'indifférence pratique à leur endroit des pharisiens, ou bien fulmine contre les riches et proclame la difficulté où ils se trouvent de faire leur salut, tellement ils sont les jouets et les esclaves de leurs richesses, il introduit la défense des opprimés et des pauvres dont la misère l'a bouleversé.

Et jusqu'à la fin des temps les hommes de cœur s'émerveilleront d'entendre jaillir de la bouche du divin Maître, au souvenir surtout de l'époque barbare où elle fut prononcée, la parole d'ardente pitié qui a suscité les prodiges de la charité humaine, fille connue ou inconnue de la charité du Christ : « *Misereor super turbam,* J'ai pitié de la masse ! »

Comment nier que Jésus ait vraiment connu ces pauvres à l'évangélisation desquels il vous envoie travailler ?

2. C'est que, ajoutons-le tout de suite, il pratiquait lui-même *la pauvreté.*

Quoi de plus pauvre, en vérité, que sa famille, que les circonstances de sa naissance, que toute sa vie ? Il vient au monde dans une étable, loin de l'humble maison de Nazareth, dans le dénuement le plus inattendu : une mangeoire empruntée aux animaux, quelques chiffons dont on fabrique en hâte les langes indispensables, voilà tout le confort dont il veut entourer sa naissance. Sans abri, sans protection, sans fortune, il partira pour l'exil, déjà condamné à mort. Dès qu'il le pourra, il travaillera de ses mains, rudement, et ses loisirs de pauvre, il les passera à prier son Père pour un monde qui l'ignore et qui l'offense.

Cette pauvreté, il l'enseignera à ses apôtres par la dure discipline de sa vie mortifiée. Et jusque dans la mort il aura voulu la pratiquer, puisqu'il n'aura pour reposer son corps qu'un tombeau d'emprunt, puisque son héritage terrestre ne consistera que dans une couronne d'épines ensanglantées et des clous meurtriers qui ont déchiré sa chair. Peut-on rêver pauvreté plus complète ?

3. Ces pauvres, cette pauvreté, il vous les offre, mon cher enfant, parce qu'il *vous* connaît et qu'il sait les délicatesses et les aspirations de votre cœur généreux.

N'est-ce pas pour cette raison qu'il vous a attiré dans le sein de cette famille religieuse, qui porte ce si beau nom « *Fils de la Charité* », et dont l'un des authentiques titres de gloire est précisément la pratique effective de la pauvreté ? Qu'on me permette, dans ce cadre familial, l'évocation d'un souvenir qui m'est cher. Je me trouvais en 1926 à la villa Manrèse pour y faire une retraite spirituelle et je confiais à son saint directeur, le R. P. Gibert, que mon ministère m'appliquait alors à partager le labeur apostolique des Fils de la Charité. Je vis alors le visage ascétique du saint religieux se recueillir pour me dire ces paroles : « Les Fils de la Charité, je les estime beaucoup, car ils pratiquent effectivement la pauvreté évangélique. »

Je ne sais pas de plus bel éloge à faire à votre Institut, mon cher enfant, ni à vous-même pour l'avoir choisi. Vous saurez à votre tour, pour honorer le choix de Notre-Seigneur sur vous, honorer les pauvres et la pauvreté. *Evangelizare pauperibus misit Christus.*

III. — *Le disciple qui est envoyé*

Le dernier mot de la parole évangélique vous concerne, et vous le redirez souvent dans vos prières les plus intimes : *misit me.* Car, mon cher enfant, c'est bien *vous* qu'il a choisi entre tant d'autres, *vous* qu'il envoie en son nom évangéliser les pauvres de son royaume.

En présence des difficultés qui vous attendent et qu'on ne vous a pas cachées, il veut vous armer,

comme un chevalier, pour les luttes à venir. Il vous adresse un appel spécial par une vocation de surcroît. Pour vous aider dans l'accomplissement de votre tâche apostolique, il ajoute à votre sacerdoce les vœux de religion. Enfin il veut vous entourer d'une protection spéciale en vous confiant, comme l'Apôtre dont vous portez le nom prédestiné, à sa Mère.

1. *Un appel spécial : une vocation de surcroît.* Chaque âme a son attrait, et même dans l'exercice du sacerdoce Dieu permet les préférences, en raison d'un principe psychologique élémentaire qu'on ne sert bien que ce qu'on aime bien.

La famille religieuse dans les rangs de laquelle vous allez entrer solennellement dans quelques instants, s'honore spécialement de servir Jésus dans la personne des pauvres.

Certains Instituts religieux, suivant en cela la pensée et l'esprit de leur fondateur, se consacrent soit aux missions lointaines, soit à l'enseignement de la jeunesse, soit à des œuvres hospitalières. Dans le vôtre on choisit de prédilection, dans un esprit de soumission à la hiérarchie, les paroisses populeuses et pauvres, celles où l'ivraie semble plus mêlée qu'ailleurs au bon grain, celles où apparemment les consolations de tout ordre sont plus parcimonieusement mesurées, celles où la lutte multiforme est plus ardente et plus difficultueuse.

Il suffit de pointer sur la carte le nom et la situation des paroisses qu'il a acceptées, pour voir comment il répond à son but et au désir de son fondateur. C'est pourquoi il est nécessaire, pour y entrer et surtout pour y faire profession, de sentir en soi cet appel spécial, cette vocation de surcroît qui consacre l'élu à l'évangélisation des pauvres.

2. Mais parce que la tâche est rude, on y sent plus qu'ailleurs peut-être la nécessité d'une *force spéciale*, et ce sont les *vœux de religion* qui assurent cette force spéciale.

A la pratique de la vertu d'obéissance qui s'adresse à tous les prêtres, vous allez ajouter un vœu par lequel vous déposerez librement votre volonté entre les mains de vos supérieurs. Vous irez, sans discuter, là où ils vous enverront : certaines objections, légitimes dans les rangs du clergé séculier, vous seront interdites, et vous ne l'ignorez pas. Il vous faudra vous appliquer, aussi longtemps qu'une autre volonté ne se manifestera pas, à la tâche plus ou moins voyante à laquelle on jugera bon de vous employer.

Mais la récompense surnaturelle d'un tel abandon, dont il est facile de mesurer tout le mérite, vous la trouverez dans cette douce conviction de savoir qu'à tout acte de la vertu d'obéissance viendra s'ajouter, se superposer, le mérite de la vertu de religion, que vous aurez en même temps pratiquée.

Et cette même remarque convient à l'exercice de la pauvreté. J'ai pu constater, dans la vie commune que j'ai partagée avec vos frères, les limites parfois pénibles que cette contrainte leur imposait et qu'ils acceptaient avec une simplicité et une soumission si édifiantes. Les plus petites fantaisies sont désormais soumises à l'approbation et au contrôle d'un supérieur ; vous aurez à votre disposition tout le nécessaire, mais ce sera le bien de la communauté, et non plus le vôtre.

Fort de la certitude du lendemain, qui vous dégagera de certains soucis angoissants qui étreignent lourdement vos confrères du ministère, vous n'en serez que plus désintéressé en face des choses de la vie. Ayant pris place sur un navire qui marche à coup sûr vers le ciel, vous voguerez, sans aucune préoccupation d'ambition, n'ayant d'autre souci, comme le Christ adolescent, que « les choses de la gloire de (votre) Père qui est dans les cieux. »

C'est ainsi que, pour mener à bien la tâche apostolique que vous assumerez, les vœux de religion, dont vous allez accepter aujourd'hui même les graves obligations, rendront votre volonté plus robuste et orienteront votre âme définitivement vers l'Unique nécessaire.

3. Mais pour persévérer fidèlement dans votre vocation, vous sentirez le besoin d'une *protection spéciale* : cette protection, elle vous entoure, elle vous entourera toute votre vie, puisqu'il s'agit de *la Sainte Vierge Marie.*

N'êtes-vous pas d'ailleurs le premier prêtre sorti de la « chère maison » de Marines, notre *primogenitus*, le premier marqué à nos yeux du sceau marial, et n'est-ce pas la réponse inattendue du ciel même à certains de vos frères, trop timorés peut-être, qui jugeaient perdus pour le ministère ceux des leurs qui consumaient si joyeusement leur vie à la préparation de futurs prêtres ?

Pour nous, c'est une joie d'une douceur sans pareille de constater chez tous ceux qui ont vécu là-bas un amour indéracinable de la Vierge Marie ! Il y a quelques mois à peine, on demandait à l'un de vos plus jeunes camarades s'il aimait la Sainte Vierge : on le vit alors se redresser comme sous le coup de l'indignation et répondre à son interlocuteur : « Mais, je suis un ancien Marinois ! » Ah ! la fière réponse, mon cher enfant, qui m'a mis les larmes aux yeux, je vous l'avoue, et qui m'a prouvé que les durs sacrifices accomplis pendant sept années portaient déjà des fruits bénis.

Cet amour, vous n'aurez pour le développer qu'à vous pénétrer de l'esprit de votre Institut. Tous les jours vous réciterez la prière aimée : « Vierge sainte, ô Marie, ma Souveraine, je viens me jeter dans le sein de votre miséricorde et mettre dès ce moment, pour toujours et à l'heure de ma mort, mon âme et mon corps sous votre protection spéciale. »

Comment, mon cher enfant, la Mère du Bon Conseil ne garderait-elle pas, très maternellement, un fils qu'elle aime tant, qui porte le nom du disciple bien-aimé de Jésus et d'elle-même, et qui se consacre par ses mains dans la vie religieuse, le premier samedi du mois de mai ?

* *

Nous allons bien prier pour vous, afin que ce pas solennel dans la vie religieuse soit pour vous le début d'une existence pleinement consacrée au service du Christ dans l'évangélisation des pauvres.

Et vous n'aurez, pour être un vrai religieux, qu'à vous rappeler la figure inoubliable d'un très humble parmi vos frères, qui mourut, il y a dix ans, tandis que dans notre modeste chapelle de bois, semblable à beaucoup de ses sœurs de la banlieue, on ouvrait le mois de Marie et que les voix des petits Benjamins d'alors chantaient :

> Daignez guider, Marie,
> Vers Jésus, le Prêtre éternel,
> La troupe recueillie
> Qui monte au chemin de l'autel !

Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XLIII

9e Dimanche après la Pentecôte

LE PATRIOTISME

Mes frères,

L'évangile de dimanche dernier nous ramenait au début de la vie publique de Jésus-Christ ; celui d'aujourd'hui nous en rappelle au contraire les derniers jours. Le douloureux épisode qui en est l'objet contraste avec la scène triomphale à laquelle il se rattache. C'est en pleine explosion de l'enthousiasme populaire, lors de l'entrée du Sauveur à Jérusalem le jour des Rameaux, que Jésus nous est montré versant des larmes et faisant entendre de sinistres prédictions.

Que s'est-il donc passé ? Du mont des Oliviers où il était arrivé de Béthanie sur son humble monture, au milieu des acclamations d'une foule grossissante, la Cité sainte apparaissait dans toute sa splendeur. Il semblait que ce panorama devait réjouir son âme. Loin de là, il éveille chez lui la tristesse et la douleur.

C'est que sa science divine lui présentait le spectacle anticipé du sort qui attend la glorieuse capitale et son peuple tant aimé. On dirait qu'il assiste en témoin à cet événement qui devait se dérouler moins d'un demi-siècle plus tard. Comme s'il avait entendu l'imprécation des Juifs : « Que le sang du Christ retombe sur nous et sur nos enfants ! » et comme s'il se faisait le justicier de Dieu, l'empereur romain Titus soumet la cité au siège le plus rigoureux, arrive à s'en emparer, disperse les habitants, détruit les maisons et monuments, sans en excepter le Temple, cette merveille incomparable, et ne laisse plus qu'un amas de pierres... Comment l'âme de Jésus n'en aurait-elle pas été profondément remuée !

Il convenait que la prédiction en fût relatée. Elle devait être jusqu'à la fin des temps l'une des preuves de la divinité de Jésus et servir à asseoir la foi des générations à venir. Les larmes du Sauveur devaient, elles aussi, être mentionnées : d'abord pour bien marquer le côté humain et l'exquise sensibilité du Sauveur, mais aussi pour apprendre au monde la leçon et lui donner l'exemple du vrai patriotisme.

Leçon et exemple d'une particulière actualité et devenus nécessaires à une époque comme la nôtre, où la notion de ce devoir — car c'en est un — est si singulièrement combattue par les uns et faussée par les autres.

I

Le patriotisme, comme le mot l'indique, est l'amour, le culte de la patrie. Et la patrie, ce n'est pas un vain mot sans réalité correspondante, ni une vague abstraction ; c'est une entité physique et morale. C'est le sol où l'on a vu le jour, où l'on a essayé ses premiers pas, où l'on a grandi, où se sont déroulés les grands événements de la vie et où l'on dormira son dernier sommeil. C'est la terre qui nous porte, avec la variété infinie de ses aspects et de ses horizons. C'est plus encore que le théâtre de nos souffrances et de nos joies, de nos efforts et de nos travaux, c'est l'âme de ce qui nous entoure et qui est faite des croyances, des amours, des souvenirs, des labeurs de nos pères, le reliquaire qui renferme et garde leurs cendres : lieu sacré par conséquent, que l'on ne quitte pas sans regret et où l'on éprouve comme le besoin ou le bonheur de revenir, et dont la proscription constitue un des plus grands châtiments, l'exil.

La patrie ! Le mot et la chose ne sont pas une nouveauté. Il y a longtemps que la Sainte Ecriture a recueilli le mot sur les lèvres de la reine Esther et qu'elle a fait gloire à Judas Macchabée d'avoir vaillamment défendu la terre des ancêtres ; et si l'on ne rencontre pas l'expression « amour de la patrie » dans la bouche des orateurs ou sous la plume des écrivains, le sentiment lui-même existe dans tous les cœurs ; partout on admire, on loue ceux qui se dévouent, se sacrifient pour leur pays ; partout on regarde comme un des plus grands crimes de travailler contre ses intérêts ou de la livrer à ses ennemis.

Une école de nos jours veut voir dans le patriotisme une affaire d'éducation, ou l'exagération d'une extrême sensibilité, l'exaltation d'un sentiment individualiste, qui ne peut se concilier avec la charité universelle que nous impose la religion chrétienne.

Vous avez là le résumé des arguments qu'on lui oppose. Or, m. f., c'est Dieu qui, par la dispersion des hommes à la suite de la confusion des langues, c'est Dieu qui a fait les nations, avec la diversité de leurs territoires, de leurs idiomes, de leurs caractères, de leurs mentalités, de leurs besoins. Et dès lors il entre dans le plan, dans les desseins de la Providence que chacune d'elles, sans cesser de faire partie de la grande famille humaine et sans se désintéresser des autres, pense et pourvoie à ses intérêts particuliers. Ce n'est là le fait ni de l'éducation, ni d'une convention ; c'est un sentiment naturel, et s'il a été mis par Dieu dans les âmes, qui oserait dire qu'il s'oppose au précepte de la fraternité universelle ?

Mais voici une justification plus autorisée, si possible, du patriotisme.

II

Parce que Jésus-Christ a embrassé tous les humains dans le même immense amour et la même infinie pitié, il n'a pas laissé d'être particulariste comme chacun de nous. Il aime sa petite et sa grande patrie.

Sa première visite, au début de son ministère, a été pour Nazareth. C'est dans la Galilée qu'il choisit ses disciples, et parmi ses compatriotes, là qu'il enseigne, là qu'il opère le plus de miracles. Son amour pour son pays est si connu que les Anciens du peuple, afin d'obtenir la guérison du fils du centurion, croient utile de lui faire observer que cet homme aimait leur nation et qu'il leur avait bâti une synagogue. C'est donc qu'ils le jugeaient sensible à cet argument.

Israël est le champ réservé du Sauveur, il est le premier appelé à son enseignement, celui auquel revient la première part. « Laissez d'abord les enfants se rassasier, » dit-il à la Chananéenne. Il aime tellement son peuple, qu'il considère un miracle sollicité par cette femme, comme un préjudice porté aux droits d'Israël : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens. » — S'il donne à ses disciples l'univers comme champ d'apostolat, pour lui-même il se réserve Israël : « Je suis venu pour sauver les brebis perdues d'Israël. » — Cet amour est si fort que l'ingratitude de ses concitoyens ne fait que l'accroître. Outre la scène de ce jour, lorsqu'il gravissait la montagne du Calvaire,

abattu sous le poids de sa croix, ne le voit-on pas compter pour rien ses souffrances et ne s'occuper que des maux que sa mort devait attirer sur son aveugle patrie ? C'est ainsi qu'il accomplissait l'oracle qu'il avait mis dans la bouche du grand-prêtre : « Il est expédient pour vous qu'un homme meure pour le peuple. » Ce qui fait dire à Bossuet : « Ainsi, il versa son sang avec un regard particulier pour la nation, et en offrant ce grand sacrifice qui devait faire l'expiation de tout l'univers, il voulut que l'amour de la patrie y trouvât sa place. »

A l'exemple du Maître divin, les disciples demeurèrent fidèles à leur pays, même au sein des persécutions. Victimes des lois romaines, les premiers chrétiens ne songèrent ni à se révolter ni à maudire. Au contraire, ils eurent à cœur de se montrer les meilleurs citoyens, les meilleurs soldats, et quand l'empire s'écroula sous les coups des barbares, les Pères de l'Eglise, malgré les fautes commises, pleurèrent eux aussi sur sa chute.

De ce que Jésus avait appris au monde étonné que la fraternité en Dieu plaçait sur le même pied d'égalité tous les enfants d'Adam, les chrétiens ne se crurent jamais autorisés pour cela à renier leur patrie. Sous prétexte qu'ils étaient tenus d'aimer tous les hommes d'un même amour, ils n'estimèrent pas qu'ils pouvaient se dire exempts de leurs devoirs envers elle. Et ils avaient raison. Ne serait-ce pas, en effet, une manière étrange de mettre en pratique la profession d'aimer tous les hommes, si l'on ne commençait par prouver son attachement d'abord au coin de terre où l'on est né et où on se propose de mourir ? Avant d'être le citoyen du monde entier, il faut être éminemment le citoyen de sa patrie. La charité bien ordonnée est hiérarchisée et commence par les plus proches. Ce n'est qu'ensuite et suivant les circonstances, qu'elle peut et doit s'étendre aux plus lointains.

Telle est la vérité, tels sont les exemples qui l'ont appuyée, et c'est d'eux que se sont inspirés tous ceux qui, au cours des siècles, ont fait à la patrie le don d'eux-mêmes.

III.

Il y a là de quoi répondre aux apôtres de cette utopie qu'est l'*Internationalisme*. A les entendre, il n'y a plus de frontières, partant plus de nations distinctes ; l'humanité ne forme plus qu'un seul peuple, dont tous les intérêts sont communs. Pour bien montrer leur humanitarisme, ils veulent que l'on ouvre toutes grandes les portes de notre pays, que l'on favorise l'afflux sans contrôle et sans limites des étrangers, qu'on leur assure, à eux d'abord et de préférence, le travail et les places, sans s'inquiéter de savoir si nos nationaux ne seront pas dépossédés des fruits de leurs labeurs, réduits à besogner et contraints de trouver ailleurs des moyens d'existence. Et, tandis qu'au sein de la nation ces sans-patrie fomentent ou entretiennent les divisions et les haines, tandis qu'ils prêchent le désarmement et la désertion, préparant ainsi le pays à l'invasion de ceux qui le convoitent, ils n'ont à la bouche que le mot de *pacifisme*.

Que l'on s'efforce, dans toute la mesure compatible avec l'honneur et la sécurité de la France, à se libérer de la terrible loi de la guerre et à éviter les horreurs d'un récent passé ; que l'on prenne à tâche de diminuer les causes de conflits entre peuples et de résoudre par l'arbitrage et la conciliation les différends qui peuvent s'élever entre eux : c'est juste et c'est louable. L'Eglise, loin d'y contredire, s'y emploie de tout son pouvoir, et le Souverain Pontife vient encore d'en fournir la preuve.

Mais est-ce bien là seulement que veut en venir le pacifisme ? Ceux qui s'en font les agents ne nous exposent-ils pas plus à la guerre que ceux qu'ils flétrissent sous le nom de bellicistes et qui, eux, demandent que la France soit en état de défendre son territoire et de conserver son rang dans le monde ? Et puis, est-ce le bien de la civilisation qu'ils ont en vue, ou n'est-ce pas plutôt sa ruine qu'ils préparent ?

D'ailleurs, ne craignons pas de le répéter, c'est Dieu qui a fait les nations ; c'est donc lui qui a fait le nationalisme bien entendu, dans sa vraie signification, qui est l'amour de la patrie, le dévouement à la patrie.

Et voilà ce que, sans méconnaître ce que nous devons de concorde, d'union, d'assistance à tous les hommes, sans encourir l'accusation de racisme et d'exclusivisme, voilà ce qu'il nous faut recueillir des larmes de Notre-Seigneur. Ce devoir, nous le remplirons, en priant pour la France, afin que Dieu la protège contre tous ceux qui, au-dedans et au-dehors, complotent sa perte, en méritant que Dieu lui fasse la grâce de revenir à sa mission de soldat de l'Eglise et aussi à sa gloire d'autrefois. — Nous le remplirons encore en nous associant à toutes les prières en faveur de la paix du monde ; car obtenir du ciel que la paix lui soit conservée, malgré toutes les conjurations contraires, c'est encore détourner d'elle le redoutable fléau de la guerre et lui permettre de redevenir la nation très chrétienne des siècles de foi. Ainsi soit-il.

XLIV

10e Dimanche après la Pentecôte

LA PRIÈRE ORGUEILLEUSE ET LA PRIÈRE HUMBLE

Mes frères,

Il faut prier. C'est un de nos plus essentiels devoirs, imposé par la nature, prescrit par la raison, enseigné par la foi, dicté par nos cœurs. J'ai eu l'occasion, et elle se présentera encore, de vous dire à quelles conditions notre prière est agréée de Dieu. Il en est une entre autres qui le dispose à nous écouter favorablement : c'est l'humilité. « La prière qui pénètre les cieux, nous dit le Sage, est la prière de celui qui s'abaisse », qui a le sentiment de sa misère et qui se reconnaît indigne des bienfaits de Dieu. Cette prière humble, déclare S. Augustin, « a des ailes, elle s'élève, elle perce les nues, elle arrive jusqu'au trône de Dieu, elle a en main la clef de ses trésors, elle les ouvre, elle y puise et elle redescend vers nous, chargée de bénédictions. » Ces paroles de la Sainte Ecriture et du grand Docteur nous apprennent que l'humilité fut toujours une des principales qualités qui assurent à la prière son efficacité. La parabole de ce jour nous en est une preuve.

I

Deux hommes montaient au Temple pour y prier, nous dit le Sauveur. C'était à la même heure, dans la même intention. Ils montent, parce que Dieu avait voulu que le Temple fût bâti sur la colline qui dominait Jérusalem, afin que, aperçu de loin, il rappelât aux Juifs la présence de Dieu et les invitât à la prière ; afin que ceux qui s'y rendraient fussent plus

séparés de la terre et que la montée fût comme un symbole de la prière, qui est une élévation de l'âme vers Dieu.

Ils montent donc, ces deux hommes. Ils viennent rendre hommage au Seigneur dans son Temple, qui, bien qu'on puisse prier partout, est le lieu officiel de la prière, celui où Dieu prête à la voix des hommes une oreille plus attentive, celui dont il a dit que « ses yeux y seraient toujours ouverts et son cœur prêt à recevoir les vœux des mortels. »

De ces deux hommes, l'un est pharisien et l'autre publicain. Devant l'opinion, il y a entre eux une différence notable. Le premier, comme tous ceux de sa secte, se prévalait d'une scrupuleuse obéissance, au moins extérieure, à la loi, jusque dans les plus petits détails. C'était donc un homme à la vertu austère, considéré, révéré, vanté, réputé comme saint.

Le second, aux yeux des Juifs, est un pécheur, et un pécheur par état, puisque son emploi le faisait regarder comme tel. Il était probablement décrié pour ses fraudes et ses injustices, sujet à tous les entraînements de sa peu honorable profession.

A en juger par les apparences, l'un l'emporte donc de beaucoup sur l'autre, et, à les rencontrer, on doit s'incliner devant celui-là et passer avec mépris devant celui-ci. Le pharisien annonce dans son regard, dans sa physionomie, dans sa démarche quelque chose d'assuré, de suffisant, qui révèle un homme content de lui, conscient de sa valeur morale ; le publicain, lui, accuse une certaine timidité, causée par la confusion qui lui vient de la déconsidération dont sa profession est l'objet.

Ils franchissent tous les deux le seuil de la maison de Dieu. A peine le publicain a-t-il fait quelques pas, qu'il s'arrête : on dirait qu'il se sent empêché d'avancer. Et il l'est. Nous verrons pourquoi. Le pharisien le laisse à l'entrée, il s'approche le plus près possible du Saint des Saints, et là on le voit fièrement debout. Ses vertus, l'estime dont il jouit ne lui donnent-elles pas une sorte de droit d'en agir familièrement avec Dieu ? Il n'éprouve pas le besoin de s'abaisser devant cette suprême Majesté que les anges ne révèrent qu'avec un saint effroi. Sans incliner son front, sans fléchir les genoux, il porte les yeux au ciel et semble dire : « Vous avez en moi un de vos meilleurs serviteurs. » Nous l'avons vu : son air, son geste, sa physionomie, sa posture expriment sa pensée intime. Au physique comme au moral, l'orgueilleux s'élève.

Et la parole s'ajoute à cette attitude de suffisant. Le pharisien commence sa prière, du moins ce qui, à son sens, en est une. Ecoutons ce que l'évangile nous en dit, car c'est sans sortir de lui, *orabat apud se*, qu'il dit : « O Dieu, je vous rends grâces. » Paroles qui n'ont rien de blâmable en elles-mêmes, puisque la reconnaissance est une vertu ; mais pour qu'elle soit agréable à Dieu, il faut qu'elle soit accompagnée d'humilité et de charité. On doit tout rapporter à Dieu sans se glorifier soi-même ni se préférer aux autres. Mais où trouvons-nous cela dans l'orgueilleuse reconnaissance de cet homme ? Il ne remercie pas Dieu de la grâce qu'il lui a faite d'être vertueux, mais de ce qu' « il n'est pas comme les autres hommes » ; c'est à lui-même qu'il en attribue le mérite. Puis, il se préfère à tous, il vaut mieux qu'eux, personne ne lui est égal en sainteté ; c'est comme s'il était sur la terre le seul homme de bien autant qu'il croit l'être.

Et non content de ce brevet général qu'il se décerne, il énumère les titres au droit qu'il croit y avoir : « Je ne suis pas voleur, injuste, adultère », en un mot, il n'a point de défauts, il n'y a rien en lui de répréhensible, pas même l'appropriation qu'il se fait de la gloire de Dieu, ni le dédain qu'il a du reste des hommes, et très particulièrement de ce publicain, *velut etiam hic publicanus*, ni l'exemption qu'il s'attribue de toute faute, alors que celui, dit S. Jean, « qui se prétend sans péché, est un menteur. »

Mais ce n'est pas assez : il fait son propre panégyrique ; à cette sainteté négative s'ajoute en son cœur la sainteté positive : il mène une vie mortifiée, il fait d'abondantes aumônes.

Vous le voyez : il fait consister l'essentiel de la religion dans les pratiques extérieures, dans des œuvres publiques de surérogation. L'orgueil, hélas ! qui chez lui prime et commande tout, a tout vicié.

En tout cela, où est sa prière ? Car, ne l'oublions pas, il est venu pour prier. Qu'a-t-il demandé à Dieu ? Rien : il est assez riche en vertus. Il ne sollicite pas même la continuation des biens du ciel : il compte sur ses propres forces, il ne se défie pas de lui-même. Nous saurons bientôt ce que Jésus en pense.

II

Venons à notre publicain. Nous l'avons laissé à la porte intérieure du Temple. Il s'y tient encore, non pas à la manière de certains hommes qui, lorsqu'ils viennent à l'église, adoptent cette place, ou par respect humain, ou pour arriver tardivement et sortir à leur gré, mais parce qu'il se juge indigne d'approcher plus près du sanctuaire : dans sa confusion, il n'ose même pas lever les yeux vers le ciel. Il s'humilie donc à cette place, la dernière, qu'il a choisie, parce qu'il se regarde comme le dernier des hommes. Il est là, la tête penchée, le corps prosterné, exposé au mépris de ceux qui entrent et qui sortent ou courbé sous la main du Dieu très saint. Tous ses sens adorent et s'humilient.

Et que fait-il ? Il se frappe la poitrine. Il ne se contente pas de se reconnaître intérieurement coupable, il en fait en quelque sorte un aveu public : « O Dieu, soyez-moi propice, car je ne suis qu'un pécheur ! » Elle est courte, sa prière, mais combien humble, pleine de foi et de confiance ! Et qu'elle est expressive : « O Dieu, soyez-moi propice ! » c'est-à-dire : « Coupable, je me reconnais indigne de vos dons ; mais ce n'est pas à votre justice que j'en appelle, c'est à votre miséricorde. Si vous observez mes fautes, je ne pourrai pas subsister devant vous ; je n'ai de refuge que dans votre clémence, et je m'abandonne à elle. » N'est-ce pas là l'accent de la vraie prière, qui part du cœur et qui, exempte de tout orgueil, monte d'elle-même jusqu'à Dieu ? D'autre part, le publicain ne méprise personne ; il ne se compare à qui que ce soit, il est trop pénétré du sentiment de sa misère.

Vous mesurez la distance qui sépare les deux prières, celle du pharisien et celle du publicain.

III

Voyons maintenant leur aboutissement, leur résultat. Le publicain est retourné chez lui « justifié », l'âme purifiée de ses fautes et rentrée en grâce devant Dieu. Il ne manque rien à sa conversion. Il a fait une confession véritable ; il a une contrition profonde, sincère ; il offre dans son humilité une satisfaction complète. L'absolution, c'est Dieu lui-même qui la lui donne, *descendit hic justificatus*. Ainsi il n'osait pas s'approcher de Dieu, et voici que Dieu

s'est approché de lui ; il n'osait pas lever les yeux vers le ciel, et voici que le ciel abaisse sur lui des regards de complaisance ; il se frappait la poitrine en se reconnaissant passible de châtiments, et voici que Dieu désarme sa justice ; il s'est abaissé pour demander grâce, et voici que Dieu le relève et lui pardonne. Telle est l'efficacité de l'humilité et du repentir. Le Psalmiste l'a dit : « O Dieu, vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié ! »

Le publicain descendit justifié dans sa maison, « et non pas l'autre », dit Notre-Seigneur. Rien de plus ; mais n'est-ce pas assez ? Le pharisien s'est approché de Dieu, et Dieu s'est retiré de lui, les hauteurs de l'orgueil l'ont éloigné. Le pharisien s'est vanté de ses bonnes œuvres, et il en a perdu tout le mérite. Il s'est élevé, et Dieu en le rejetant l'a humilié, « car quiconque s'élève sera abaissé. » C'est le dernier trait et comme la morale de cette parabole. Ces deux hommes quittent le Temple ; mais tandis que le publicain emporte avec lui la grâce et l'amitié de Dieu, le pharisien emporte sa réprobation.

« N'est-ce pas excessif ? penseront certaines âmes. Quel mal a-t-il fait ? » Son crime, c'est de s'être approprié le bien de Dieu qui est sa gloire ; c'est d'avoir regardé la grâce comme un don inutile et d'en avoir arrêté le cours pour lui. Or, sans la grâce, il est impossible de faire son salut. Il s'est donc mis en dehors des voies de la justification.

* *

M. f., instruits que nous sommes par le divin Maître de l'aversion de Dieu pour l'orgueil et de l'attraction qu'exerce sur lui l'humilité, avertis des heureuses suites de l'une et des conséquences à jamais funestes de l'autre, promettons-nous de nous garder des atteintes de l'orgueil et de nous tenir le plus possible dans l'humilité chrétienne. Il est si bon de s'assurer contre la damnation ! Et nous savons par les déclarations réitérées du Sauveur que l'une de ces heureuses assurances, c'est le renoncement à soi-même. L'âme humble, semblable aux vallées qui appellent la rosée céleste, attire sans cesse des faveurs d'En-haut, elle vit dans la vérité et elle y trouve une source de paix, de sécurité, en attendant le jour où Dieu, la retirant de son indigence personnelle, l'exaltera jusqu'à lui faire partager sa propre gloire. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

XVII

LES COMMANDEMENTS

Mes frères,

Après avoir étudié *les principes* de la morale catholique, c'est-à-dire les fondements sur lesquels elle repose, nous allons passer en revue les divers *préceptes* de cette morale catholique, en suivant l'ordre du Décalogue. Les trois premiers commandements exposent nos devoirs envers Dieu ; les sept autres, nos devoirs envers l'homme. Aussi Dieu, sur le mont Sinaï, remit à Moïse deux tables de pierre : sur l'une étaient gravés les devoirs envers Dieu, sur l'autre les devoirs envers les hommes.

I. — *Devoirs envers Dieu*

Le premier commandement, repris par Notre-Seigneur comme résumant toute la loi, est celui-ci :

Un seul Dieu tu adoreras
Et aimeras parfaitement.

Nous l'observons par la vertu de *charité*, qui présuppose la foi et l'espérance.

Le second commandement nous impose le respect de Dieu et de son saint nom :

Dieu en vain tu ne jureras
Ni autre chose pareillement.

Le troisième précepte nous ordonne de garder le jour du Seigneur :

Les dimanches tu garderas
En servant Dieu dévotement.

Dans l'Ancienne Loi, certains jours de fête devaient être sanctifiés à l'égal du jour du Seigneur ; ainsi dans la Nouvelle Loi, certains jours de fête doivent être sanctifiés comme le dimanche. L'Eglise intervient :

Les fêtes tu sanctifieras
Qui te sont de commandement.

Les dimanches messe entendras
Et les fêtes pareillement.

II. — *Devoirs envers l'homme*

Sur la seconde Table remise par Dieu à Moïse étaient gravés les sept commandements relatifs à nos devoirs envers l'homme. Mais ces sept commandements n'ont pas le même caractère et on peut aisément les cataloguer sous la double rubrique : devoirs sociaux et devoirs personnels.

1° *Devoirs sociaux.* — Ils sont renfermés dans le 4e commandement :

Tes père et mère honoreras
Afin de vivre longuement.

L'extension de ce précepte est remarquable. Il va plus loin que les obligations familiales proprement dites. Nous vivons en société ; la société est donc une grande famille, et entre les membres de cette grande famille il y a des devoirs mutuels, des devoirs intersociaux. En dehors donc des devoirs des enfants envers leurs parents et des devoirs des parents, il y a d'autres obligations, entre maîtres et élèves, entre employeurs et employés, entre patrons et ouvriers, entre supérieurs et inférieurs.

La patrie est une grande société et il y a un flux et un reflux de devoirs entre les gouvernants, les gouvernés, envers le pays, en temps de paix et en temps de guerre.

A côté des obligations nationales, il y a des obligations internationales. Nous devons préférer le concitoyen à l'étranger, mais l'étranger n'est pas normalement un ennemi, — ce qui ne veut pas dire qu'il faut se laisser aller à un pacifisme imprudent et dangereux.

Au-dessus de tous les partis, de toutes les sociétés, de tous les pays, il y a la société supranationale, l'Eglise, envers laquelle tous les chrétiens de tous les pays ont les mêmes devoirs.

2° *Devoirs personnels.* — Chaque homme a des devoirs à l'égard des autres hommes et vis-à-vis de lui-même. Le but de ces obligations est de faire respecter le bien de chacun, sa vie, sa dignité, ses biens matériels, sa réputation.

Remarquez que je dis : devoirs *personnels*, et non pas seulement *individuels*, car l'individu n'est qu'un numéro en série sociale, tandis que l'homme est une

personne, un composé d'une âme et d'un corps, et non pas un « matériel humain. »

Le 5e commandement défend d'attenter à la *vie* :

Homicide point ne seras
De fait ni volontairement.

non seulement à la vie du corps, mais aussi à la vie de l'âme par le scandale.

La *dignité* est l'objet des 6e et 9e commandements, car non seulement l'acte est défendu, mais encore le désir, la pensée :

Luxurieux point ne seras
De corps ni de consentement.

L'œuvre de chair ne désireras
Qu'en mariage seulement.

Une double barrière protège le *bien d'autrui* qu'il ne faut ni prendre, ni abîmer, ni convoiter injustement. Voici le 7e commandement :

Le bien d'autrui tu ne prendras
Ni retiendras à bon escient.

Et le 10e :

Biens d'autrui ne convoiteras
Pour les avoir injustement.

Enfin chacun a droit à la *vérité* et à sa *réputation*. Le 8e commandement ordonne :

Faux témoignage ne diras
Ni mentiras aucunement.

Si nous voulons joindre les commandements de l'Eglise à ceux de Dieu, provoquer en même temps leur intervention, il nous en reste quatre à placer. Nous pourrions mettre à la suite du 3e commandement divin le 4e de l'Eglise :

Ton Créateur tu recevras
Au moins à Pâques humblement.

Tenus à assister à la sainte messe les dimanches et les jours de fêtes d'obligation, nous pouvons participer non seulement par notre présence, mais par la *communion*, au sacrifice de la loi nouvelle.

Quant au 3e :

Tous tes péchés confesseras
A tout le moins une fois l'an,

au 5e :

Quatre-Temps, vigiles, jeûneras
Et le Carême entièrement,

et au 6e :

Vendredi chair ne mangeras
Ni jours défendus mêmement,

tous trois peuvent être adjoints au 1er commandement divin, car le culte de Dieu serait incomplet, s'il ne comportait pas la réparation pour l'offense à lui faite par le péché, *confession* dudit péché, et pénitence, pour l'expier, par le *jeûne* et l'*abstinence*.

* *

Et voilà la charpente du Code decrété et promulgué par Dieu lui-même, avec les lois complémentaires instituées par Jésus-Christ ou par son Eglise.

Dans l'étude de chaque commandement en particulier, la jurisprudence de l'Eglise apportera de précieuses lumières et sera d'un grand secours pratique.

A nous de prendre la route que Dieu et l'Eglise nous ont tracée. « Les commandements de Dieu, dit le saint Curé d'Ars, sont les enseignements que Dieu nous donne, pour suivre la route du ciel, comme les écriteaux qu'on pose à l'entrée des rues et au commencement des chemins, pour en indiquer les noms. »

Sont-ils un fardeau ? Entendez S. Augustin : « Le fardeau du Christ, ce n'est pas un fardeau qui écrase, c'est des ailes pour celui qui doit s'élever dans les hauteurs. Les oiseaux portent le fardeau de leurs ailes et ils sont portés par elles. Ils les portent sur terre, et ils sont portés par elles dans le ciel. Si, sous prétexte de soulager un oiseau, vous vouliez le débarrasser de ses ailes, vous le condamneriez à se traîner par terre... Portez donc le fardeau qui doit vous donner la paix : acceptez les ailes de la charité. »

Pour nous faciliter l'obéissance aux commandements, souvenons-nous de Jésus-Christ. Le joug du Sauveur, c'est les commandements et les vertus qu'il a pratiqués, lui, le premier, et qu'il nous invite à pratiquer avec lui. Comme le joug accouple deux têtes pour le même labeur, Jésus-Christ a voulu se lier avec nous pour l'accomplissement de la même tâche.

L'histoire raconte que Louis XVI étant au pied de l'échafaud, on voulut, selon l'usage, lui lier les mains.

Devant ce dernier outrage, le condamné retrouva son âme de roi et s'écria : « Jamais !... Me prenez-vous pour un malfaiteur ! »

Alors l'abbé de Firmont s'approcha et dit : « Sire, quelqu'un avant vous accepta pareille humiliation : Jésus... »

Le roi ne répondit rien, mais leva les yeux vers le ciel et le regard voulait dire : « Cet argument est sans réplique. Si Dieu a passé par là, le roi de France peut aussi passer par là ! »

Toujours muet, il présenta les deux mains ; on les lui lia et il gravit les marches de l'échafaud.

Dieu ne nous demande pas de nous laisser entraver les deux poings et de monter aussi les degrés d'un échafaud... Et cependant, à tous, il impose certaines entraves, celles des dix commandements, des préceptes de l'Eglise. Nous devons assujettir l'esprit devant les exigences de la foi, et la volonté devant les lois de la morale...

Voulant exhorter les Colossiens à la générosité, S. Paul leur disait : « Souvenez-vous de mes liens ! »

N'oublions pas que, selon le mot de S. Vincent Ferrier, « nous ne pouvons arriver au ciel que par le pont de l'obéissance ; ce pont a dix arches, qui sont les commandements. » Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE SAINTE ANNE

III

LA VRAIE GRANDEUR DES ENFANTS

Mesdames,

Volontiers une mère, fût-elle très simple dans ses goûts, est ambitieuse pour ses enfants : le passé a pu lui être très dur, elle rêve d'un avenir de rose pour les siens. Vous vous rappelez ce que demandait pour ses deux fils, Jacques le Majeur et Jean le bien-aimé, leur mère, la pieuse Salomé, épouse de Zébédée.

C'était quelques jours avant la fête des Rameaux : Jésus, une fois de plus, prédisait à ses Apôtres sa mort prochaine ; Salomé, prosternée à ses pieds, le supplie en ces termes : « Ordonnez que mes deux fils que voici soient assis, l'un à votre droite, l'autre

à votre gauche, dans votre royaume. » Jésus répond deux choses : c'est que d'abord il appartient au Père seul de choisir ses privilégiés, ce n'est pas affaire d'ambition personnelle. C'est qu'ensuite le principe de toute grandeur dans le royaume du Maître, c'est le service : « Quiconque veut être grand parmi vous, qu'il se fasse votre serviteur, et quiconque veut être le premier parmi vous, qu'il se fasse votre esclave. C'est ainsi que le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir. »

Telles sont les maximes d'éducation de Jésus touchant la vraie grandeur. C'est dans ces principes, n'en doutons pas, que sainte Anne éleva la T. S. Vierge, celle qui aimait à se définir : « la servante du Seigneur. »

Est-ce bien ces principes qui président à l'éducation en chacun de vos foyers ? C'est ce que nous nous demanderons, pour nous réformer s'il y a lieu.

I

Et d'abord il est dans l'ordre qu'une mère désire pour ses enfants un sort meilleur que le sien, plus heureux, moins précaire, moins assujetti ; c'est parce que cette volonté est sacrée que la pensée chrétienne a toujours proclamé intangible le droit à la propriété et à l'héritage des parents.

Mais qu'est-ce qui grandit une personne, une génération ? Un peu de science, un peu plus de richesse ?... Est-ce que cela n'exaspérera pas au contraire les désirs sans les combler ? Je ne vous crois pas assez vaines pour vous prêter l'idée que vos fils seront grands s'ils ont les premiers prix de boxe ou de foot ball, et que c'est uniquement parmi les sportifs que vous leur cherchez des compagnies, — ni que la gloire planera sur la tête de vos filles en proportion de la brièveté de leur costume, de l'attitude garçonnière de leur allure, de la liberté de leurs rencontres.

Mais pour autant, dans vos ambitions maternelles, avez-vous assez de foi pratique, visez-vous assez haut ?

Ce qui est grand, c'est ce qui dure, ce que Dieu estime, ce qui unit à Dieu. Lui seul, le Seigneur de gloire, est le vrai maître de cette appréciation de beauté et de noblesse. Or, à Bethléem, à Nazareth, au Calvaire, quel cas a-t-il fait de la gloriole humaine ? Où était la recherche du vêtement, l'affectation du langage ? — Et ce qu'il a fait, ce qu'il a voulu apprendre à son humble foyer, c'est ce que sainte Anne elle-même avait inculqué à la Sainte Vierge.

II

Or, parce qu'en vérité Dieu seul est grand, s'éloigner de lui, se poser en indépendant qui n'a pas besoin de lui, secouer le joug de ses lois et de sa religion, ce peut être un rêve insensé d'orgueil, ce n'est pas s'élever, ce n'est pas devenir un homme supérieur aux autres ; au contraire, c'est s'amoindrir.

Vous savez bien que c'est la prétention du laïcisme et par les livres, les journaux, les discussions des politiciens, l'esprit de nombreux instituteurs, le laïcisme athée envahit les âmes. Volontiers on se croit maître de soi, on veut échapper à tout contrôle qui représente Dieu, à tout avertissement, tout reproche qui souligne les défaillances de la conscience.

Quelle différence avec cette haute religion des croyants de l'Ancienne Loi qui s'inclinaient devant tout ordre d'En-haut, acceptant l'épreuve angoissante ou appauvrissante, qui adoraient toute promulgation de ses droits en disant : « C'est le Seigneur, il sait, il voit, que béni soit son saint nom ! »

C'est parce qu'elle était pénétrée de cet esprit de soumission qu'Anne avait accepté, avec les revers de fortune, la volonté de Dieu qui jusqu'à un âge avancé l'avait privée des joies de la maternité.

Une âme qui s'incline ainsi devant l'autorité souveraine de Dieu bon n'est pas une âme platement résignée et quasi fataliste : c'est une âme confiante dans la prière et par conséquent constante et non ballottée au flot capricieux de ses impressions.

Elle sait bien que Dieu n'est pas moins tendre et soucieux de nos intérêts quand il éprouve jusqu'à donner la sensation désolée de l'abandon.

Aussi, convaincue qu'elle peut tout attendre de lui, tout lui demander, cette âme est une âme de prière, à l'exemple de sainte Anne ne se lassant point de demander à Dieu une enfant pour la lui consacrer.

III

Vous avez remarqué enfin qu'à la mère des fils de Zébédée, Notre-Seigneur a fait observer que le chemin de la vraie grandeur c'est de se faire, comme lui, serviteur de tous.

Qu'elle est loin de cette direction, l'éducation trop molle qui fait de l'enfant, de la jeune fille, non un centre rayonnant de beauté, de dévouement, mais un centre accapareur d'égoïsme qui ramène tout à soi, un centre de domination qui veut tout faire plier !

Alors, devant ces petites tyrannies, aucune supériorité ne trouve grâce : l'autorité est critiquée, désavouée par la mère, si elle ose reconnaître des torts et adresser des remontrances à l'idole.

De cette source empoisonnée, que peut-il sortir autre chose que les dissensions, les révoltes, les déchirements ?

Et ces maux se produisent, non point parce que l'éducatrice a trop désiré de grandeur pour son enfant, mais parce qu'elle ne l'a point désirée et procurée dans l'ordre, dans la dépendance de Dieu, dans l'humilité et le dévouement.

Comme nous nous tournerons vers sainte Anne pour la supplier de rendre le véritable esprit chrétien à nos foyers, celui qu'elle a enseigné à Marie et pratiqué, afin que sur nos foyers descende la paix et la joie de Nazareth ! Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE S. CHRISTOPHE

(25 juillet)

SA VIE ET SON CULTE

Mes frères,

S'il est un saint dont la popularité croît d'une façon remarquable en notre siècle de « remuement », comme dirait Pascal, c'est S. Christophe, le grand S. Christophe, dont nous célébrerons après-demain la mémoire. Il vous sera certainement agréable de connaître *sa vie*, autant que cela se peut, et *son culte*.

I. — *Sa vie*

Sa vie est enveloppée d'une mystérieuse obscurité. Les biographes ne nous ont rien laissé de bien certain touchant les différentes phases de son existence. Serait-il originaire de Canaan ? S. Pierre Damien

dit de lui qu'*il fleurit, comme une rose pourpre, des épines de Canaan*. Selon les Bollandistes, il n'est pas possible de déterminer le lieu d'origine de S. Christophe. Et, malgré toutes les recherches des historiens, on n'aboutit qu'à des hypothèses.

Il aurait été doué de grands avantages naturels, d'une taille extraordinaire, de membres très robustes, et il en était très fier. La légende primitive le montre au service d'un puissant de la terre, puis du démon, puis du Christ.

Il s'appelait alors *Offerus*. Une nuit, il entendit la voix d'un enfant qui l'appela trois fois par son nom. Il le prit sur ses épaules pour le porter au-delà d'un torrent dangereux. Les eaux grossirent tout à coup; les flots s'agitèrent avec fureur. Offerus se sentit comme écrasé sous le poids qu'il portait. Craignant de se noyer, il dit à l'enfant : « Pourquoi es-tu si lourd ? Il me semble que je porte le monde. » L'enfant répondit : « Non seulement tu portes le monde, mais celui qui a fait le monde ; je suis le Christ, ton Dieu et ton maître, celui que tu dois servir. Je te baptise au nom de mon Père, en mon propre nom et en celui du Saint-Esprit. Désormais, tu t'appelleras *Christophe,* c'est-à-dire porte-Christ. »

Dès lors Christophe s'en alla à travers le monde pour prêcher Jésus-Christ. Si nous ne savons rien de bien certain sur la naissance et la vie de S. Christophe, plusieurs conversions opérées par sa prédication et son martyre sont hors de doute.

En entrant en Syrie, il adressa à Dieu cette prière : « Gloire à vous, Seigneur, qui convertissez les ignorants et les amenez dans la voie de la vérité, donnez-moi, à moi qui suis votre serviteur, d'enseigner ce peuple qui est dans le chemin de l'erreur. »

Pendant qu'il priait, une femme sortit de la ville pour aller adorer les idoles ; en voyant Christophe prier, elle courut par la cité, ameuta la foule, qui accourut nombreuse ; plus de mille hommes se convertirent, remués par la grâce qu'implorait l'élu de Dieu.

En apprenant les faits et gestes du thaumaturge, le gouverneur Dagnus envoya deux cents soldats pour saisir l'apôtre du Christ. Celui-ci était plongé dans la prière ; à sa vue, les soldats eux-mêmes se mirent à prier. « Que désirez-vous ? » leur dit Christophe. Le chef lui communiqua l'ordre du gouverneur. Christophe répondit : « Puisque votre maître désire me voir, je veux bien me rendre à sa demeure ; mais j'y vais uniquement parce que c'est ma volonté. »

A l'entrée du palais, un officier du gouverneur s'écria, en l'apercevant : « Voici l'ennemi des dieux et de la chose publique, voici celui qui est venu apporter le désordre dans la cité ! » Et il le souffleta. « Remercie Dieu de m'avoir fait chrétien, réplique Christophe, car si je n'étais pas le serviteur du Christ, tu ne sortirais pas vivant de mes mains. »

Christophe comparut devant le tribunal de Dagnus, qui, tout d'abord terrifié devant la haute stature du géant, fit jeter en prison le chrétien à la foi indomptable, ainsi que quatre cents soldats qui proclamèrent leur croyance au Dieu de Christophe et qu'il fit bientôt décapiter.

Constatant que ses menaces ne produisaient aucun effet, le gouverneur usa d'un stratagème honteux. Il fit introduire dans la prison de Christophe deux femmes très belles, Nicète ou Nicée et Aquiline, pour l'entraîner au mal ; mais, subjuguées par la piété fervente de Christophe, elles proclamèrent leur foi au vrai Dieu. Furieux, Dagnus les menaça de mort, si elles n'adoraient pas les idoles. « Si tu veux que nous sacrifiions, dirent-elles, qu'un héraut s'en aille par la ville convoquer le peuple au temple, parce que Nicète et Aquiline vont sacrifier aux dieux. » Le gouverneur s'empressa de faire rassembler toute la ville dans le plus vaste temple de Samos, espérant que les nouveaux convertis retourneraient aux fausses divinités, ramenés par l'exemple des deux courtisanes.

En chemin, passant devant la prison de Christophe, Nicète et Aquiline crièrent : « Priez pour nous, serviteur de Dieu, afin que le Seigneur nous délivre de ces idoles ! »

Arrivées au temple, en présence de tout le peuple stupéfait, elles renversèrent et brisèrent les statues de Jupiter et d'Apollon, en s'écriant : « Si vous êtes des dieux, relevez-vous et aidez-vous vous-mêmes ! »

Dagnus fit suspendre Aquiline par les bras, lui fit attacher de lourdes pierres aux pieds et la laissa en cet état jusqu'à ce qu'elle rendît son dernier soupir. « Serviteur de Dieu, avait-elle dit, en voyant Christophe que Dagnus avait fait amener pour être témoin du supplice, priez pour moi ; voici que je reçois, au nom de votre Dieu, ma couronne de la main de l'Esprit-Saint. »

« Seigneur, Dieu de Christophe, dit Nicète, ne me séparez pas de ma sœur, mais daignez me couronner avec elle. » Sur son nouveau refus de sacrifier aux dieux, le gouverneur lui fit arracher toutes les dents et ordonna qu'elle fût décapitée.

De nouveau Christophe comparut au tribunal et répondit aux menaces par cette apostrophe à Dagnus : « Je veux t'amener à la vérité, afin que tu abandonnes le mal et que tu adores mon Dieu, qui a tout pouvoir sur la vie et la mort... Je ne suis pas un fou, je suis le serviteur du Christ ; mais toi, tu es un insensé qui ne veux point confesser le Christ, mais Satan, ton père. » Et plus tard : « J'ai tes dieux en abomination et je garde la foi que j'ai reçue au baptême. »

Au paroxysme de la fureur, Dagnus ordonna de lier les pieds et les mains du confesseur de la foi, de le flageller avec des verges de fer et de lui placer sur la tête un casque rougi au feu. Trois de ses conseillers manifestèrent leur réprobation : ils furent décapités.

Christophe fut étendu sur un gril de fer, au-dessus d'un brasier d'huile et de poix. Dieu protégea visiblement le martyr, que le feu ne put vaincre. Il fut ensuite attaché comme cible à un poteau ; mais les flèches dont on voulait le cribler ne l'atteignirent point, tandis que l'une d'elles, en un retour mystérieux, creva un œil à Dagnus.

Le lendemain, à la huitième heure, le martyr faisait au Christ cette prière : « Daignez, ô Christ, recevoir dans le temple de votre gloire un humble serviteur qui a vaillamment combattu pour l'honneur de votre nom. » Et il mourut. On était au 25e jour de juillet.

II. — *Son culte*

Malgré le mystère dont la vie de S. Christophe est enveloppée, l'Eglise a entouré sa mémoire d'une vénération toute particulière. Nous lisons, au catalogue officiel des saints, au Martyrologe romain du 25 juillet, la mention suivante : « A Lycie, fête des saintes martyres Nicète et Aquiline, qui, s'étant converties au Christ par la prédication de S. Christophe, martyr, et, ayant été décapitées, remportèrent la palme du martyre. »